

LE MOINDRE MAL

LA GÉNÉRATION SACRIFIÉE

*Et si le "moindre mal" détruisait
des générations entières ?*

Quand le système censé
protéger devient lui-même
source de blessures



ISABELLE LANDRY

Isabelle Landry

Le moindre mal, la génération sacrifiée

*Quand le système censé protéger devient lui-même source de
blessures*

© Isabelle Landry, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7862-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*"Ce n'est pas ce que nous avons vécu qui nous définit,
mais ce que nous choisissons d'en faire."*

Isabelle Landry

TTS ayant une expertise en intervention précoce en petite enfance de
l'Université de Montréal

Éducatrice spécialisée, avec plusieurs formations en développement de l'enfant

Auteure et maman de 5 merveilleux enfants

Prologue

À mes enfants, Merci d'être restés là, même quand moi, je m'étais perdue.
Merci pour ces silences pleins de présence,
pour ces regards qui disaient tout sans un mot,
et pour l'espace que vous m'avez toujours laissé, même au cœur du chaos.

À ma mère adoptive,
une femme au grand cœur, qui a fait de son mieux avec les outils qu'elle avait en main.
Tu as mis ton cœur sur la table, même quand il était en miettes.
Ta bienveillance a marqué mon chemin.
Ta générosité a semé plus de lumière que tu ne le crois.
Merci de m'avoir offert un foyer, et de l'amour, à ta manière.

Et à vous,
qui tenez ce livre entre vos mains...
Merci d'être allé jusqu'au bout.
Merci d'ouvrir votre cœur.
Merci de chercher à vous retrouver.

Je vous souhaite de vous écouter. Vraiment.

– Isabelle

LES IMPACTS DES CHANGEMENTS ET L'IMPORTANCE DE LA STABILITÉ DANS LE PARCOURS DE L'ENFANT

Les jeunes qui sont déjà marqués par des blessures profondes se retrouvent dans une situation où personne ne prend le temps de les comprendre dans leur globalité, où chaque "nouveau départ" devient un obstacle supplémentaire plutôt qu'une opportunité.

C'est un cycle qui prive ces jeunes d'une chance réelle de guérison et de développement. Si le système accorde tant d'importance à ses propres protocoles, il en oublie l'essentiel : derrière chaque dossier se cache un être humain, un être en souffrance qui a besoin de constance, de stabilité et d'un soutien authentique pour se reconstruire.

Une fois, un chef m'a même ordonné de compléter mes plans d'interventions avant d'aller voir mes familles... Où est la logique ? Comment étais-je censée bâtir un plan cohérent sans même avoir rencontré les personnes concernées ? Je me suis demandé si j'avais mal compris mes cours ou si, en réalité, c'était le système qui fonctionnait à l'envers.

Il est crucial de dénoncer cette défaillance systémique, car elle ne fait qu'aggraver la souffrance et l'isolement de ceux qui devraient bénéficier d'un accompagnement réfléchi et adapté. Sans approche humaine et flexible, comment peuvent-ils espérer évoluer et guérir ?

Prenons un exemple simple : les jeunes qui arrivent à l'adolescence et qui subissent un changement d'intervenant. Pourquoi les travailleurs sociaux (Ts) ne restent-ils pas en charge du dossier lorsqu'un jeune atteint l'adolescence ? Le passage à l'âge adulte est déjà un parcours semé d'embûches. Les jeunes sont souvent déstabilisés, voir même perdus, et n'ont aucune stabilité. Les familles, déjà fragilisées par des années de gestion des difficultés, sont également prises au dépourvu. La seule personne de confiance qu'un jeune peut avoir dans ces moments-là est souvent sa famille ou ses intervenants. Or, une fois que ces intervenants commencent à comprendre les difficultés profondes de la famille et d'établir une relation de confiance, ils disparaissent. Ce phénomène renforce chez le jeune ce sentiment de ne pas être "bon pour personne", de ne jamais pouvoir avoir un réel soutien durable.

L'abandon, quel qu'il soit, qu'il provienne des parents, du système ou des institutions, laisse des cicatrices profondes. Ces cicatrices rendent difficile l'établissement de relations saines à l'âge adulte. Et ce n'est que bien plus tard, une fois ce cheminement traversé, que l'on prend pleinement conscience de ce poids. C'est alors, et seulement alors, que le processus de guérison et de reconstruction des liens devient possible.

Dans mon parcours, l'instabilité des intervenants a joué un rôle déterminant dans mon développement. Je me souviens qu'une seule travailleuse sociale (TS) aurait réellement pu m'aider à traverser mes épreuves. Cependant, je la voyais si rarement que son impact est resté limité. Pire encore, j'avais peur de lui parler honnêtement, de peur d'être déplacée comme tous ces enfants qui dérangeaient trop.

Ce manque de supervision et de suivi constant a renforcé mon sentiment de solitude et de confusion. Chaque fois que je commençais à m'ouvrir à quelqu'un, à espérer enfin un accompagnement stable, cette personne disparaissait, laissant derrière elle un vide encore plus profond. Et au travers mes yeux d'enfant 6 mois, me semblait être des années. Cette absence de continuité, combinée à un soutien sporadique et impersonnel, a créé un cycle d'abandon récurrent.

Peu à peu, cela a ébranlé ma confiance en moi, m'amenant à croire que je n'étais pas digne d'attention ni de soutien. J'en suis venue à penser que mes efforts pour avancer étaient voués à l'échec, que peu importe ce que je faisais, personne ne resterait. Ce manque de constance dans l'accompagnement a rendu l'idée même de bâtir un avenir stable et prometteur d'autant plus difficile.

Grâce à mon introspection et à mes études, j'ai pu identifier les comportements que j'avais développés en réponse à ces blessures émotionnelles. Sans cette prise de conscience, je serais restée dans la souffrance, prisonnière de ce cycle.

Aujourd'hui, avec la compréhension que j'ai acquise, je regrette profondément certains de mes choix. Mais je me force à me pardonner, à pardonner aux autres et à accepter que mon passé ne me définisse pas. Cette démarche m'a permis de découvrir ma véritable nature et de comprendre que les erreurs, les souffrances et les défis font partie de ce que je suis, mais ne doivent pas dicter l'ensemble de mon avenir.

Je tiens à souligner que l'éducation, le soutien, et la stabilité qu'un enfant

reçoit au cours de sa jeunesse jouent un rôle crucial dans la construction de son avenir. Mais il est aussi fondamental de comprendre que nous avons tous, malgré nos passés, la capacité de choisir un autre chemin. Nous pouvons changer, réécrire notre histoire, et prendre des décisions plus éclairées pour nous-mêmes. Pourtant, pour ce faire, il est impératif que nous donnions à ces jeunes les outils nécessaires, non seulement pour comprendre qui ils sont, mais aussi pour se sentir capables de construire un avenir sain, en toute confiance.

Il est temps que le système prenne en compte ces réalités et qu'il cesse de faire de ces changements structurels une simple formalité administrative, sans tenir compte de l'impact que cela a sur le parcours des jeunes. Tant qu'il n'y aura pas de continuité, de stabilité et de compréhension de la part des professionnels, ces enfants continueront de grandir dans un tourbillon de désespoir, de doutes, et de dépendance. Ce n'est pas une simple question de politique ou de logistique : c'est une question de vie ou de mort, de potentiel gaspillé ou d'avenir retrouvé.

INTRODUCTION

D'OÙ JE VIENS - L'ENFANT DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

"Venir de loin", une expression que j'entends souvent, mais qui pour chacun prend un sens bien particulier.

Je suis une jeune de la DPJ, du Centre Jeunesse, ou "l'enfant du bien-être social", comme m'appelaient mes camarades à l'école. Oui, à l'école, où j'ai fait quatre écoles primaires différentes. Ce parcours que je n'avais pas compris à l'époque, et que j'ai malheureusement transmis à mes quatre aînés. Changer d'école plusieurs fois demandent une adaptation constante, mais surtout une acceptation difficile de la part des autres, ce qui peut être très insécurisant et anxiogène. Imaginez ce que cela représente lorsque vous êtes entourée de frères et sœurs de toutes origines, et qu'en plus vous êtes en attente d'un changement de nom légal... Mais nous y reviendrons.

Je suis Isabelle, née en 1977, placée en très bas âge, autour de huit mois, mais suivie par la DPJ depuis ma naissance. J'ai eu la chance d'être placée dans seulement deux familles d'accueil, contrairement à deux de mes frères biologiques qui en ont eu plus d'une vingtaine. Aujourd'hui, je suis reconnaissante pour cette chance. Mais, déjà, une blessure profonde s'était installée en moi. Elle a engendré des peurs et des insécurités qui ont façonné ma vie, et, à l'âge adulte, elles m'ont poussée à m'isoler, plongée dans un vide intérieur rempli d'impulsivité.

Merci à ma mère adoptive de m'avoir aimée au point de me choisir, de m'adopter, et de me garder. Pourtant, je sais que ce n'était pas moi la "bonne" Isabelle qu'elle pensait adopter. Ce questionnement a souvent traversé mon esprit, surtout lorsque je remarquais l'absence de photos ou de souvenirs de mon enfance.

Ma mère adoptive s'était préparée à accueillir un enfant en vue d'une adoption, mais au dernier moment, ce privilège lui a été retiré. Ce fut une blessure immense, un arrachement qu'elle n'avait pas anticipé. Pour elle, qui

n'avait connu que des fausses couches sans jamais pouvoir enfanter, cette perte résonnait encore plus violemment, ravivant une douleur déjà bien ancrée.

Cette nouvelle épreuve l'a profondément marquée, au point d'activer chez elle des mécanismes de défense dont je n'avais pas conscience à l'époque, mais qui ont pourtant eu un impact sur moi. Lorsque je suis arrivée chez elle en remplacement de cet enfant qu'elle n'avait pas pu adopter, j'ai compris bien plus tard pourquoi il n'y avait pas de photos de moi. Ce n'était pas un oubli ni un manque d'affection, mais une façon inconsciente de se protéger. Elle avait peur de s'attacher à nouveau, peur de me perdre moi aussi.

Ce paradoxe m'a frappée : le système institutionnel prône l'importance du lien d'attachement, et pourtant, il est souvent l'un des plus grands facteurs de déstabilisation. La seule figure stable dans la vie d'un enfant placé est bien souvent sa famille d'accueil ou son intervenant, mais une fois que ces derniers semblent avoir « stabilisé » la situation, ils disparaissent. Ce n'est qu'une nouvelle forme de rejet, un abandon de plus.

Durant mes années de service, j'ai vu ce cycle se répéter bien trop souvent. Cela montre à quel point ces décisions, dictées par des protocoles rigides et une vision théorique de l'attachement, brisent plus qu'elles ne réparent. L'effet est dévastateur : il renforce le sentiment d'être de trop, de ne pas valoir la peine qu'on reste, de ne mériter ni constance ni amour. Comme si l'abandon initial vécu lors de la séparation d'avec les parents ne suffisait pas, on nous pousse à revivre cette perte encore et encore, rendant l'attachement à l'âge adulte complexe, douloureux, presque inaccessible.

Un jour pourtant, on en prend conscience. Et c'est là que commence un tout autre combat.

À 16 ans, j'ai contacté l'ancienne travailleuse sociale qui avait suivi la famille d'accueil de ma mère adoptive. Je voulais consulter mon dossier d'usager. Bien sûr, elle m'a expliqué que je ne pourrais y accéder qu'à ma majorité, mais elle m'a tout de même raconté ce qu'elle savait. C'est ainsi que j'ai appris que j'avais été kidnappée par ma mère biologique et retrouvée trois jours plus tard.

Elle faisait partie de ces rares visages dont je me souvenais au fil des années, et c'est elle qui m'avait confié qu'elle avait voulu m'adopter, mais que la vie en avait décidé autrement. Avant de partir à la retraite – car c'était sa dernière année en tant qu'employée –, elle m'a envoyé une boîte qu'elle avait conservée toutes